

Le nouveau catéchisme illustré
Little Buddha de Bernardo Bertolucci

Marie-Claude Loiselle

Numéro 71, février–mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23002ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

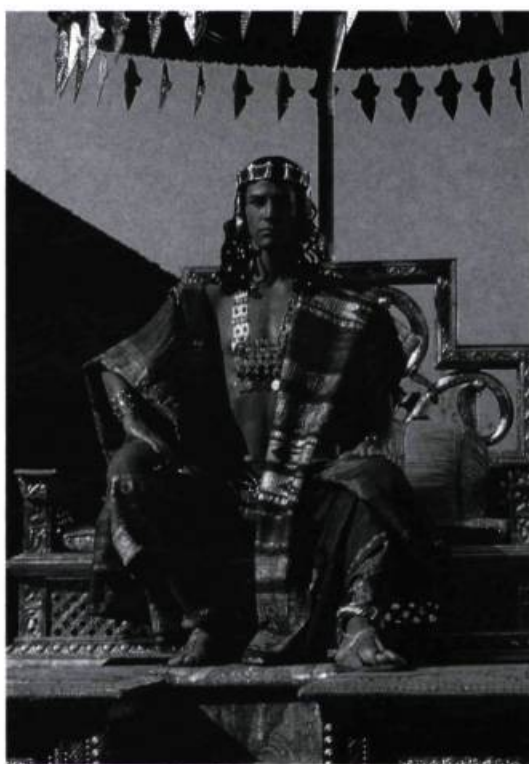
Loiselle, M.-C. (1994). Compte rendu de [Le nouveau catéchisme illustré / *Little Buddha* de Bernardo Bertolucci]. *24 images*, (71), 67–67.

LE NOUVEAU CATÉCHISME ILLUSTRÉ

par Marie-Claude Loiseau

Bernardo Bertolucci poursuit avec *Little Buddha* l'exploration du choc des cultures amorcée avec son précédent film, *The Sheltering Sky*, mais en fait cette fois l'enjeu majeur de l'entreprise. Il s'agit ici de l'histoire d'un jeune garçon de neuf ans, originaire de Seattle, soupçonné d'être la réincarnation d'un des plus importants chefs spirituels bouddhistes mort une dizaine d'années auparavant; ce qui conduira le petit Jesse jusqu'au royaume du Bhoutan où il devra affronter sa «candidature» à celle de deux autres jeunes Orientaux de son âge et se confronter, lui, venu d'un pays jeune et moderne, à un monde traditionnel, toujours habité par une culture millénaire.

Bertolucci, qui nous avait pourtant donné par le passé de grands films, portés par un regard singulier (*Prima della Rivoluzione*, *La Luna*, *La tragédie d'un homme ridicule*), sombre avec *Little Buddha* dans les conventions de la fresque culturelle haut de gamme qui déjà le menaçaient depuis *Le dernier empereur* dans lequel film il avait su néanmoins préserver au récit ainsi qu'aux personnages une certaine densité. Or il y a déjà, en soi, quelque chose d'assez dérisoire dans le fait de s'emparer de la tradition de renoncement et de dépouillement des moines bouddhistes pour en extraire un spectacle flamboyant où le rituel religieux se joint au rituel cinématographique — avec tout ce que chaque rituel comporte de répétitions de gestes fixés par une croyance. Bertolucci, lui, croit plus que tout au Cinéma avec une inébranlable et désarmante innocence — comme si l'art qu'il pratique n'avait jamais pris, comme tous les autres, le train de la modernité.



Siddhârtha (Keanu Reeves).

Or, ce n'est pas tant cette naïveté (redoublée par la formule même du film, sorte de «conte pour tous») qui dérange dans *Little Buddha* que le fait de voir Bertolucci s'y prendre au sérieux (la lourdeur de la morale qu'il nous sert à la fin du film en atteste d'ailleurs). Il se livre sans retenue à son goût pour le spectaculaire, mais cette fois, un pompiérisme qui n'est pas sans rappeler les grandes fresques mythologiques à la De Mille l'emportera. Dans la reconstitution qu'il fait de l'Inde ancienne, le prince Siddhârtha vient prendre place aux côtés des Ben-Hur, Cléopâtre, Samson et Dalila pour ressusciter le genre du péplum; jusqu'à y intégrer un morceau de bravoure tout à fait rococo, alors que Siddhârtha doit affronter l'armée maléfique de Lord Mâra.

Il n'y a cependant chez Bertolucci aucun clin d'œil, aucune citation. Le cinéaste ne liquide pas ici la modernité en recyclant les formes passées du cinéma; il ne fait que poursuivre, insouciant, dans la foulée de l'âge d'or hollywoodien... comme si le spectateur d'aujourd'hui avait la même candeur que celui des années 30 ou 50. Comme si aussi pour la première fois l'on voyait à l'écran une famille améri-

caine. L'Amérique de *Little Buddha* est un lieu des milliers de fois visité, que Bertolucci nous montre avec une platitude sidérante.

Au moyen d'un retour au mythe fondateur de Siddhârtha, c'est à toute une mythologie visuelle qu'il redonne vie, donnant accès à une sorte de transcendance originaire du cinéma. Emporté par le vertige du faste, Bertolucci se rebranche sur la «perfection» et la grandeur de l'histoire du cinéma et ses grands films mythologiques. Cette double quête de l'origine permet de reconstituer l'univers de rêve propre au cinéma qui, en s'appuyant sur l'effet recherché du grandiose et de la beauté affectée de la mise en images, fait du film rien d'autre que son propre véhicule publicitaire. Le film se vend lui-même, grâce au

spectacle exotique d'un mythe (comme il le faisait déjà avec le désert dans *The Sheltering Sky*), que pour mieux nous faire acheter ultimement sa morale benettonienne de la fraternité universelle d'une mièvrerie affligeante. Il n'y a plus alors aucun doute que ce pays du bouddhisme et de Siddhârtha n'est qu'une façade chimérique campée au royaume de Disney (où tous les êtres de la terre ne communiquent que parce que leur pensée se loge à l'intérieur d'un langage unique: tous parlent l'américain).

Par le mythe qu'il récupère et les images pieuses qu'il en extrait, Bertolucci forge un sens sur mesure au monde dans lequel nous vivons et substitue à la diversité fondamentale dont il se constitue le spectacle sirupeux et pesant d'un consensus universel. ■

LITTLE BUDDHA

États-Unis, France 1993. Ré.: Bernardo Bertolucci. Scé.: Bertolucci, Rudy Wurlitzer et Mark Peploe. Ph.: Vittorio Storaro. Mont.: Pietro Scalia. Mus.: Ryuichi Sakamoto. Int.: Keanu Reeves, Alex Wiesendanger, Ying Ruocheng, Bridget Fonda, Chris Isaak. 135 minutes. Couleur. Dist.: C/FP.